

Ou s'abonne à Lyon,

Rue de la Préfecture, n^o 2,

à l'ENTERSOL (UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE).

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Vengeance.

L'AMOUR! — n'est-ce pas là le sublime sentiment qui résume tous les autres? n'est-ce pas là la grande impulsion de tous les actes de notre vie?... Écoutez George Sand, cet éloquent narrateur du cœur humain : « Sans amour, vous dit-il, la vie n'est rien. » Elle rampe péniblement comme le reptile engourdi par la brume; elle n'existe que par l'instinct; elle ne comprend rien au grand œuvre qui se meut autour d'elle et dont elle fait partie. Mais, avec l'amour, la vie s'agite ardemment, avide de l'air du ciel, pleine d'intelligence, de croyance et de poésie; tout est diapré et magique pour ses yeux éblouis; tout est possible pour sa poitrine pleine d'énergie. Avec elle, arrière les moyens ordinaires; mais viennent les grands faits, les faits violents comme le sang qui bouillonne dans ses artères.

En 1831, au retour du printemps, une maladie grave me força d'interrompre mes études de droit. Sans être atteint d'un de ces accidents de la santé qui ont un caractère distinctif, et que la faculté désigne par une dénomination que la science leur a appliquée, une faiblesse languoureuse me gagnait depuis quelque temps; mes poumons semblaient ne plus trouver assez d'air, je me sentais mourir tous les jours. On me jugea phthisique et on me prescrivit le soleil vivifiant de la Provence. Je partis donc pour Marseille, moins pour y ranimer une santé en laquelle je n'avais plus d'espoir, que pour y satisfaire à un vieux désir, à un rêve de longue date, celui de voir un port de mer, ce bazar bariolé de tous les peuples.

Autrefois, à l'école, j'avais été lié intimement avec un jeune homme de Marseille; il devait y être avocat. Je sentis le besoin de retrouver un ancien ami, surtout dans une ville où je n'avais point d'autres connaissances, et dans un état où l'amitié a tant de prix, alors qu'en se rattachant à elle on semble pouvoir se rattacher à l'existence.

Quoique très-jeune dans la carrière du barreau, Jules Dorsoin avait déjà acquis cette renommée qui fait qu'un nom est prononcé avec orgueil et écouté avec respect. Plusieurs succès brillants l'avaient placé à la tête des avocats, et tout le monde connaissait l'éloquent M. Dorsoin; aussi me fut-il facile de le découvrir. Oh! il y a un bonheur bien doux pour des amis d'études à se retrouver ainsi après quelques années de séparation; avec quelle avidité on remonte au passé! avec quelle effusion on se dit le présent! Jules avait conservé pour moi tout son premier attachement; il pâlit en me voyant dans une telle dégradation physique; mais lui, il était heureux, il voyait venir à lui la fortune, il avait déjà un nom qui retentissait grand et sonore, et tout cela c'était à l'amour d'une femme qu'il le devait.

En quittant Paris à la fin de ses études, Jules s'était jeté dans le monde, où il allait s'enivrer à la coupe de ces plaisirs vagues qui

troublent la raison et les sens, et passent sur le cœur comme un lourd sommeil sans y laisser rien que leur apathie. Chez lui, point de ces nobles élans qui font de l'avenir un horizon étincelant de mille prismes divers et où l'on brûle de pénétrer. Son lendemain était la répétition de la veille, et déjà sa fortune était épuisée, lorsque la monotonie de ses sensations fut interrompue par la rencontre d'une femme dont la vue éveilla les battements de son cœur. Il eut honte de sa lâche existence, et il sentit le besoin de s'ennoblir aux yeux de celle dont le souvenir ne le quittait plus. C'est un hardi encourageur que l'amour! ce sont de bien grandes inspirations que celles qu'il envoie!

Jules, guidé par l'étoile brillante qui luisait dans son ciel, entra dans une voie toute de travail. Ses premiers plaidoyers se ressentirent du feu qui brûlait dans son cœur. Le chaleureux entraînement de son éloquence lui fit bientôt un nom, et alors il aima avec confiance. La femme qui l'avait ainsi relevé de son affaissement ne pouvait lui appartenir légitimement, car elle était mariée à un autre. Henriette D***, trop jeune encore pour avoir eu la force d'obéir à la résistance de son cœur, avait cédé à ses parents en épousant un riche négociant qu'elle n'avait jamais aimé, et cependant nulle créature ne portait un cœur plus aimant que le sien; aussi, lorsqu'après quatre ans de mariage elle vit Jules pour la première fois, sa poitrine bondit avec violence. Pauvre femme sans art, elle ne songea point à cacher un sentiment qu'elle éprouvait si fortement.

Quand j'arrivai à Marseille, il y avait déjà huit mois que Jules était son amant. Je la vis cette femme, et alors je compris toute l'ivresse de mon ami. Pourquoi Dieu donne-t-il ainsi à la créature des formes qui ne devraient être que celles d'un ange?

Henriette était l'image d'un rêve suave, on ne pouvait se défendre de l'adorer. Son âme était belle comme ses formes; on croyait entendre Dieu en l'écoutant parler. C'était tout un vase d'amour où l'on brûlait de s'abreuver.

Savez-vous bien ce que c'est que la vie quand on est aimé par une telle femme? Savez-vous ce qu'il y a de poésie dans chaque bouffée d'air qu'on aspire? Jules aurait pu vous le dire, car il appréciait tout son bonheur. Pour lui l'existence était une extase continuelle qui amenait sans cesse des larmes brûlantes sous sa paupière, une longue et douce rêverie dans son cœur. Oh! combien chaque heure voyait naître d'enivrantes émotions! Pourquoi trainerait-on dans la glace les autres moments de sa vie quand on a chauffé son âme une fois à ce soleil divin?

Pauvre Jules! Henriette se roulait dans ses caresses avec tant d'ardeur, tant d'entraînement, qu'il se croyait bien maître à jamais de son amour. Assurément son esprit n'était point tourmenté par ces funestes pressentiments qui rongent sans pitié, par ces grands tuteurs de bonheur.

Et cependant, le lendemain d'une brûlante entrevue où sa maîtresse semblait s'être abandonnée à ses baisers avec plus de passion que jamais, il reçut une lettre qui lui apprenait qu'il ne devait plus espérer de la revoir. Henriette cédait, disait-elle, aux remords d'une mère et d'une épouse coupable; son existence était trop empoisonnée, il fallait qu'elle renonçât à un bonheur qui déchirait sa conscience. Il est de ces coups foudroyants qu'on ne saurait comprendre. En lisant cette lettre, Jules fut si atterré que pendant plusieurs heures il resta sans mouvement. On aurait dit d'un homme pétrifié tout-à-coup. Mais quand son sang eut repris sa circulation, mon pauvre ami se mit à rugir comme une lionne qui voit un dard planté dans les flancs de son lionceau. Il écrivit à Henriette bien des lettres pour ressaisir le bonheur dont elle le dépouillait si injustement, mais une réponse vint détruire tout son espoir : « Je saurai étouffer un amour qui ne peut faire que le malheur de mon existence, » lui disait-elle. Un instant ces mots remplirent d'indignation le cœur de mon ami. Ainsi donc, cette femme qui était son dieu, cette femme sans laquelle il ne pouvait vivre, ne craignait point de lui dire qu'elle était assez maîtresse de son amour pour l'étouffer à son gré, alors qu'il mourait, lui, étouffé par son amour pour elle.

Cependant il ne pouvait se passer de la voir; dans son agitation fébrile, il courait comme un insensé dans tous les lieux où il espérait la retrouver, et quand il la rencontrait, elle lui apparaissait brillante, joyeuse et bien différente de lui dont l'abattement avait imprimé à son front une pâleur mortelle. Elle n'arrêtait sur lui qu'un de ces regards que le hasard seul dirige, et où on lit l'indifférence d'un être étranger à un autre. Un jour qu'il avait les yeux attachés aux croisées de l'appartement d'Henriette, Jules la vit sortir de chez elle; la puissance de sa passion l'entraîna à la suivre, et après quelques minutes de marche, il la vit se glisser furtivement dans une maison où habitait un jeune homme qui souvent avait excité la jalousie de mon ami par ses assiduités auprès d'elle. Oh! ce fut un moment bien affreux pour le pauvre Jules! Il voulut cependant se convaincre de la vérité, et après une heure horrible de station dans l'escalier, alors que la nuit était venue, il sentit à côté de lui les deux nouveaux amants qui s'étreignaient dans des baisers d'adieu et convenaient d'une nouvelle entrevue. Sa première idée fut de chercher un poignard; mais tout-à-coup la force lui manqua, il vint rouler sur les degrés, et Henriette fut obligée pour s'enfuir de passer sur son cadavre. VERGNOLLE.

À mon ami Albain V***.

Quoi! tu verses des pleurs parce que ton amante
Repousse ta tendresse, et tu veux ressaisir
Ton bonheur qu'elle emporte en un pli de sa mante,
Des jours de voluptés et des nuits de plaisir!
Tu ne savais donc pas, pauvre cœur en tourmente,
Que la femme sans âme est perfide à loisir,
Qu'il faut que son œil trompe et que sa lèvre mente
Pour apaiser sa chair et tuer le désir!
Sèche ta joue! — Il est encor de par le monde
Des femmes à l'abri de tout contact immonde,
Gardant au fond du cœur l'amour comme un trésor.
Elles auront pitié de ta douleur profonde;
Et l'amour descendra dans ton âme qui gronde,
Et le calme toujours, et le bonheur encor!

GIOVANNI GUICCIARDO.

CORRESPONDANCE.

À Monsieur CARTER, le célèbre dompteur.

Monsieur,

Mon mari ne se contente pas d'être épiciier, il est encore fort peu spirituel et très-disgracié de la nature; je sais bien que vous allez me dire que les finesses de l'esprit et la beauté du visage sont des choses superflues dans un mari, mais au moins faut-il que des vertus domestiques rachètent ce qui lui manque de qualités données par la nature. — Eh bien, monsieur, il n'a pas même l'esprit de comprendre cela, et mon ménage est un enfer.

Il avait solennellement promis en m'épousant de flatter mes goûts, de suivre mes caprices, et aujourd'hui il va jusqu'à me refuser un cachemire, une loge au théâtre et une petite voiture, comme si l'on pouvait vivre sans cela!

Pendant ma grossesse, quand l'envie me prenait d'embrasser mon

cousin Eugène, il prétendait que cela n'était pas décent; si dans un mouvement nerveux je lui appliquais un soufflet, le rouge lui montait à la figure et il se fâchait. C'est un homme qui ne comprend pas les nuances du sentiment. L'amour n'est pour lui qu'une affaire de doit et avoir qui ne rapporte que des enfants pour tous bénéfices. Il n'a pas plus d'excentricité qu'un ours, pas plus de poésie dans l'âme qu'un fabricant de mélasse. Le plus sauvage de vos animaux a plus d'élan, plus de passions, plus d'intelligence que lui. Et il veut qu'on l'aime, et il veut se faire aimer par force, le pauvre homme! Comme si l'amour pouvait trouver un aliment entre des pruneaux et du vinaigre!

Croyez-moi, monsieur, je suis la meilleure et la plus docile de toutes les femmes. S'il était beau et spirituel, je l'aimerais de toutes mes forces et il n'aurait pas besoin d'avoir recours à vos conseils. Du reste, vous pouvez venir nous voir, sans cravache; vous me trouverez toute disposée à vous écouter, et bien que vous ne parliez qu'anglais, je suis persuadée que nous nous entendrons parfaitement. Il y a quelque chose dans votre regard que l'on comprend au premier. Venez, monsieur, je suis domptée d'avance, et je me vengerai de l'impertinente lettre que mon mari vous a écrite.

J'ignore, monsieur, si vous domptez les hommes comme les bêtes, mais s'il vous était possible de donner de l'intelligence à M. Leroux, mon mari, vous obligeriez une femme malheureuse qui n'a pour se consoler que la compagnie de son cousin qui daigne lui trouver un excellent caractère.

Venez donc nous voir, monsieur, je vous attends avec la plus vive impatience; il me semble que mon bonheur doit dépendre de cette visite.

Votre très-humble servante,

VIRGINIE LEROUX.

REVUE THEATRALE.

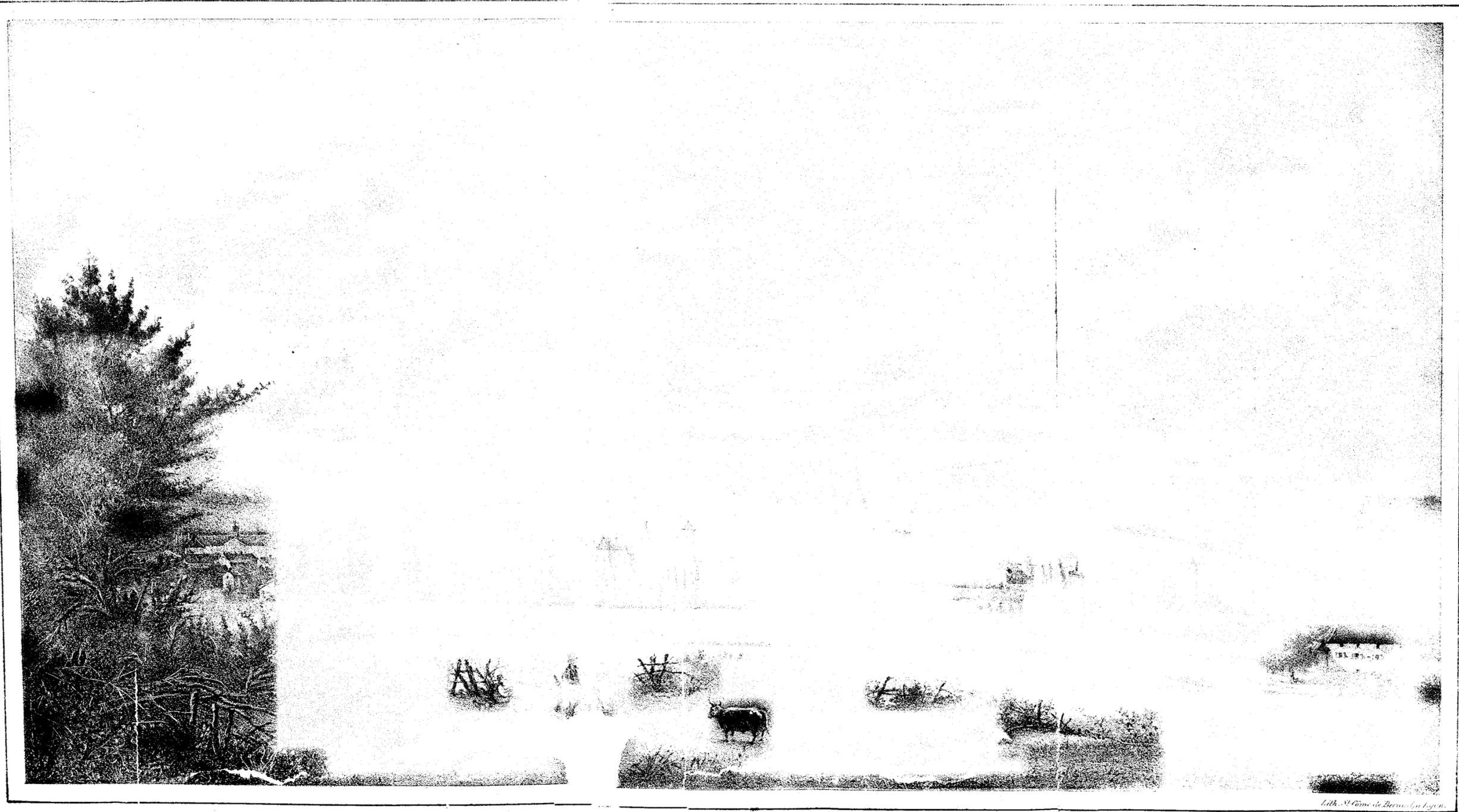
Voici arriver M. Levasseur, la première basse de l'Académie royale de Musique; avec lui reviendra l'animation que notre Grand-Théâtre a perdue depuis bien long-temps. Siran est rétabli, mais il se repose, dit-on, pour pouvoir lutter avec plus de force contre l'artiste parisien.

En attendant, un drame-saisissant a lieu tous les soirs au théâtre du Gymnase. Carter se débat vigoureusement au milieu de monstres dont les rugissements donnent le frisson; et cependant le public ne paraît nullement empressé d'assister à un spectacle aussi extraordinaire. C'est que dans notre bonne ville de Lyon les choses miraculeuses ont peu de valeur; ou on ne sait pas les apprécier, ou on refuse d'y croire. Ce qui éloigne la foule du théâtre du Gymnase, nous le savons, c'est une opinion mensongère, et que certains journaux n'ont pas craint d'accréditer. Les animaux de M. Carter n'ont aucune vigueur dans les muscles, aucune énergie dans l'instinct, a-t-on dit. Ainsi donc, cette même soumission qui à Londres et à Paris a excité un étonnement si grand, une curiosité si ardente et si prolongée, est jugée ici comme un épuisement de forces, comme un affaïssement moral. A ceux-là nous leur demanderons ce qu'ils éprouvent lorsque le tigre énorme se dresse sur son maître, et grogne d'avidité en flairant sa chair appétissante. Quand à nous, tous les soirs nous sommes impatient de voir ces terribles exercices, et tous les soirs nous frémissons de frayeur. Il est vrai de dire qu'en pénétrant dans les coulisses, nous avons pu nous convaincre que ces nouveaux comédiens reprennent toute leur sauvagerie, lorsque le regard et la cravache de leur dompteur ne sont plus là pour les maintenir dans la crainte.

Cette lionne qui vous paraît si câline, que vous seriez tentés de croire qu'elle est amoureuse de son maître quand elle lui prodigue ses caresses effrayantes et ses baisers redoutables, est bien, soyez-en sûrs, une lionne à l'œil fauve et étincelant, car pendant le jour, pour qu'elle ne torde pas les barreaux de sa cage, on est obligé de la murer avec des planches, de manière que l'obscurité puisse calmer ses bonds pleins de fureur. Et cette panthère dont les étreintes voluptueuses faisaient dire devant nous à une charmante dame qu'elle aimerait à caresser de sa jolie petite main blanche ses contours ondoyants et veloutés, cette panthère mord à belles dents la fourche de fer qui pénètre dans sa cage pour en retirer la paille de sa litière.

Certes, il eût attiré plus de monde, ce dompteur célèbre, si, renouvelant les jeux redoutables des arènes de Rome, vous eussiez vu jaillir son sang sous la griffe ou la dent; mais parce qu'il a presque accompli un prodige, vous dédaignez d'aller le voir.

La troupe équestre de MM. Franconi fait toujours fureur (c'est le mot); chaque soir, il y a risque d'être écrasé aux portes du Cirque pour pénétrer dans la salle.



Lith. St. Gens de Beauvais, Lyon.

CLUNY, (Saône et Loire.)

Jeudi un double attrait avait attiré la foule : on annonçait le spectacle au bénéfice de cette ravissante écuyère dont le talent est grand comme le nom auquel elle s'est alliée. M^{me} Victor Franconi n'avait peut-être jamais dansé la cachucha avec autant de grâce et d'expression; aussi les bravos les plus flatteurs sont-ils venus saluer ses volutés admirables. Rien d'étonnant comme les exercices de Redisha, le grotesque anglais; on dirait d'un homme en caoutchouc dont on fait mouvoir les bras et les jambes dans toutes les directions possibles.

Bastien est toujours vu avec plaisir. On ne cesse de s'émerveiller sur les différents pas dirigés par M. Laurent, et sur l'intelligence remarquable des chevaux dressés par M. Victor Franconi.

De toutes parts, on a réclamé la prolongation du séjour de ces célèbres écuyers, et force leur a été de céder aux vœux d'un public si admirateur de leurs talents.

VERGN.....

Chronique judiciaire.

M. le président : Patelou, vous avez été arrêté en état de vagabondage; comment se fait-il que vous n'avez pas de domicile?

Patelou : Ce n'est pas ma faute, allez... J'ai bien été chez tous les logeurs de Paris, et toujours ils me prient le lendemain de ne plus revenir... Aussi c'est eux qui devraient être traduits ici, ce n'est pas moi.

M. le président : Pourquoi les logeurs vous renvoient-ils ainsi?

Patelou : Ma foi, ils ne me le disent pas et je ne le leur demande guère... Il se pourrait bien que ça soit parce que je n'ai pas d'argent à leur donner.

M. le président : Vous êtes donc sans aucune ressource?

Patelou : C'est mathématiquement vrai.

M. le président : Pourquoi ne travaillez-vous pas?

Patelou : Ça m'est impossible; c'est pas dans mon caractère. Vous m'offririez gros comme moi d'argent pour me faire gâcher seulement une truellée de plâtre, que je vous dirais : « Bien obligé, j'aime mieux rien du tout. »

M. le président : Comment vivez-vous ?

Patelou : Tous les matins j' vas faire ma tournée chez les restaurateurs du boulevard... Ils me connaissent, allez... et ils me donnent les croûtes de pain qui restent de la veille... Je grignote ça au soleil, ça me suffit et je suis indépendant.

M. le président : Ainsi, vous n'avez pas d'autres moyens d'existence?

Patelou : J'en ai eu jadis, des moyens d'existence.

M. le président : Que sont-ils devenus?

Patelou : Eh bien! j'ai existé avec.

M. le président : C'est-à-dire que vous avez tout mangé.

Patelou : Tout! mathématiquement tout! Et j'ai pas eu besoin pour ça de me fouler la rate... 4,000 francs que m'avait laissés feu mon père... Voilà comment je me suis raisonné... Je m'ai dit : 4,000 francs, ça fait 200 francs de rente; qu'est-ce que je peux fichumasser avec ça? Vaut bien mieux jouir un peu de la vie. Alors j'ai tortillé les 4,000 fr. en dix mois... Une vie de délices, quoi! une vraie vie d'agent de change... Eh bien! vrai, je ne regrette pas mon argent; et si je pouvais seulement trouver un bon enfant qui me loge pour rien, n'y aurait pas d'homme plus heureux que moi.

Les vœux de Patelou vont être provisoirement comblés, car le tribunal lui donne pour six mois une chambre dans une des prisons de l'état; après quoi il partira pour quelque département, où il restera cinq ans sous la surveillance de la haute police.

Restaurant Boisson.

De par Dieu! tout n'est pas mousse dans les sentiers du journaliste, et c'est à peine si l'on peut déjeuner tranquillement, alors qu'on est invité par un de ces hommes qui, un beau matin, viennent vous sortir de votre couche bien chaude où vous poursuiviez un rêve doux comme une émanation du ciel, pour vous donner, disent-ils, une preuve incontestable de leur amitié toute dévouée, mais dont le seul but est d'avoir recours à votre plume pour procurer un retentissement sonore à leur talent qui, sans cette pauvre complaisante, n'existerait même pas de nom.

Ce matin donc, j'avalais chez Boisson, avec la plus intime jouissance, quelques douzaines d'huitres offertes par un de ces amis nés à l'improvisiste, lorsque survient tout-à-coup un gamin en chapeau de papier à la française, pour me dire que mon imprimeur est furieux parce qu'il n'y a pas assez de copie. Aussitôt j'ai songé à cette intéressante M^{me} Leroux que son mari a si indignement calomniée dimanche

dernier, et je l'ai engagée, par la lettre la plus séduisante que jamais femme ait reçue, à se justifier le plus longuement possible des inculpations mensongères de son brutal mari; mais M^{me} Leroux ne m'a envoyé qu'une lettre fort courte et bien au-dessous de ce que j'attendais d'elle, moi qui ai celui de la connaître un peu particulièrement. Ainsi donc le gamin malencontreux est revenu, et force m'est bien de travailler pour lui donner du remplissage.

Je suis donc à table chez ce Boisson que vous connaissez assurément. Je tiens ma fourchette d'une main et ma plume de l'autre; vous allez juger si le vieil adage qui dit qu'on ne peut faire deux ouvrages à la fois, est une vérité sans exception. Et d'abord les mets qu'on nous sert sont si suaves au palais qu'il me semble en ce moment que je n'existe plus de la vie des autres hommes; dites, si vous le voulez, que je suis un homme trop sensuel, mais, sur ma foi, je crois savourer les félicités célestes. Oh! comme chaque bouchée glisse voluptueuse et légère sur l'estomac!

Dites, M. Boisson, est-ce que votre chef n'est pas un descendant de cet habile Vatel qui comprenait si bien les goûts raffinés de Lucullus? A vous l'idéal des rêves délicieux de Brillat-Savarin! Mais ce vin qui mêle son feu brûlant à la chaleur des veines, n'est-ce pas un débris de ce nectar enivrant qui arrosait les nuits de Rome? Oh! de par Dieu! mon imagination est si ardente, grâce à vous! mes sens sont dans une telle ivresse, que je ne doute plus de rien; le vide se peuple pour moi des mille et une visions fantastiques d'Hoffmann. Ma paupière s'alourdit; un dernier mot avant que le sommeil me gagne. Vous me promettez bien, n'est-ce pas, de tenir votre restaurant ouvert alors que je sortirai de ces fêtes nocturnes qui laissent aux forces un épuisement qu'on ne saurait mieux réparer que chez vous? Ainsi donc, votre établissement pourra me recevoir dans la nuit du bal au profit des pauvres et dans celles des bals par souscription? Ah! M. Boisson, vous aurez fait là une bonne action qui vous vaudra le séjour du ciel; c'est la grâce que je vous souhaite.

VERGN.

Avis.

M. Girard, propriétaire du *café-pavillon de Bellecour*, a promis au public des renseignements sur sa gestion que ses ennemis ont osé taxer d'imprudence et d'incapacité.

L'établissement fut ouvert en 1829, au mois de mai. Ce ne fut jusqu'en 1837 qu'un petit pavillon central sans annexe. Une tente était seulement placée au dehors. Le loyer était de 4,500 fr., la patente de 166 fr. seulement. Plus tard, le loyer s'est élevé à 2,000 fr., et les impôts de toute nature à 4,000 fr.

En 1829, M. Girard, après avoir vendu 65,000 fr. le café d'Italie, connu depuis sous le nom de *café de la Jeune France*, en acheta un nouveau sur le quai des Célestins, pour la somme de 20,000 fr. qui lui restaient, toute liquidation faite. Il le vendit, mais il ne lui fut pas payé, et l'acquéreur tomba en faillite.

A cette époque, le café de Bellecour n'était fréquenté que durant les quatre mois de chaleur, et cependant il fallait entretenir pendant les douze mois le même personnel, afin d'avoir les hommes utiles et exercés dès l'ouverture de la belle saison. De là, des sacrifices considérables.

En 1837 on créa la galerie vitrée et le jardin. Les étrangers proclamaient le café pavillon le premier établissement de ce genre. Les artistes s'y donnèrent bientôt rendez-vous; l'élite de la ville s'y fixa. Le quartier Bellecour, qui est le faubourg Saint-Germain lyonnais, donna l'exemple d'une vogue long-temps soutenue, et qui ne s'est arrêtée que devant la cessation des paiements, fruit du jugement de démolition rendu contre les mariés Girard le 12 mai 1839.

Les artistes saluaient M^{me} Girard du nom de *mère* et d'*amie*. Toutes les classes de la société venaient battre des mains sur le passage de la Reine des Tilleuls.

Cependant la municipalité était loin d'honorer de ses faveurs les mariés Girard, qui avaient embelli cette promenade, la plus belle place de l'Europe, jusque-là déserte et livrée souvent le soir aux scènes du désordre le plus dégoûtant.

C'est avec les plus grandes difficultés qu'on se détermina à accorder un bail à M. Girard; mais avec la condition d'une défense de sous-louer, et sans garantie vis-à-vis les propriétaires du sol. Il fallut accéder aux stipulations les plus dures; il n'y avait pas de choix, et plus de 50,000 fr. avaient été déjà dépensés.

Pour donner une idée des frais d'exploitation, il suffit de quelques lignes d'énumération. Les frais de l'éclairage au gaz étaient de 3,500 fr.; la ferme des chaises de la promenade a coûté, à raison des constructions de kiosques, d'indores et de matériel immense, près de 25,000 fr. De là une gêne réelle. Les mariés Girard ayant débuté sans aucune ressource, sans patrimoine, un service digne de la nature de l'établissement tout spécial qu'exploitaient les mariés Girard rendait nécessaires la préférence et la coopération annuelles d'un premier glacier et de deux aides, d'un chef de cuisine de premier ordre et de son aide, d'un sommelier, de ses aides, de quatre garçons de restaurant, de huit garçons pour le service des glaces, et de deux dames de comptoir.

La ferme des chaises occupait quinze personnes en été et quatre en hiver.

Avant 1838, des concerts Musard furent créés dans la galerie vitrée. La réussite la plus complète accompagnait ce projet, auquel souriait tout le monde artistique et élégant. Mais l'administration municipale vit traverser cette création par des exigences qu'on ne saurait qualifier assez durement. Il fallut renoncer à ces concerts dont le commencement d'exécution a valu plus de 15,000 fr. de dépenses inutiles à M. Girard. Il faut bien tenir compte aujourd'hui à ce dernier de tant de déboires et de tant de pertes accumulés.

L'infamie de la faillite doit remonter à ses auteurs, à ses provocateurs. Celui-là n'est pas le failli, qui établit un actif de 145,000 fr., composé d'une propriété rurale, d'un matériel de ferme, et d'un établissement valant à lui seul 100,000 fr., quand le prétendu failli ne doit pas au-delà de 65,000 fr. Les coupables des manœuvres qui ont créé l'état de faillite dans une pareille position doivent être marqués au front du stigmate de la banqueroute. Eux seuls doivent être flétris et succomber sous le mépris public. Ils ont ruiné l'avenir d'une famille et disposé d'une partie de l'avoir de trente autres familles de fournisseurs et d'artisans.

Une place vraiment royale avait vu au pied de la statue d'un grand roi l'élite de la société lyonnaise se presser dans les salons d'un établissement vraiment royal. C'est à cette élite, c'est-à-dire à tout ce que Lyon compte d'artistes, d'hommes éminents par leurs qualités précieuses et par leurs brillantes dispositions, que l'infortunée M^{me} Girard, la Reine des Tilleuls, adresse d'affectueux regrets et de reconnaissants adieux. Elle emporte avec elle un souvenir impérissable, celui de leur bienfaisance et de l'intérêt général.

CAUSERIES.

M. Alexandre Billet, ce fameux pianiste, l'orgueil du monde dilet-tante, donnera prochainement un concert. Nous indiquerons plus tard le lieu et le jour: mais nous annonçons avec empressement que ce sera aussi l'occasion d'entendre de nouveau Mme d'Alberti, cette *diva prima donna*, dont le souvenir vivra long-temps parmi nous.

— M. FALCONNET, prud'homme chef d'atelier, vient de publier un tableau raisonné des réglemens concernant l'apprentissage de la fa-brique d'étoffes de soie. Nous recommandons au public cet ouvrage. On le trouve au secrétariat du conseil des prud'hommes et chez l'au-teur, rue Tholozan, n° 20. — Prix : 50 c.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. A. L. : *Quel rapport y a-t-il entre les fonctions*

d'un architecte-voyer et celles d'un apothicaire? M. Carter a répondu en anglais : « C'est que le premier aligne les fondements et que l'autre les ajuste. »

L'Homme-Cheveux a demandé : *Quand peut-on se coucher dans un poltron?*

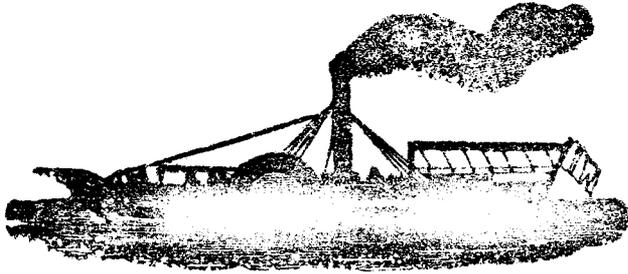
Charade.

Par mon premier je t'offre un chétif végétal,
Dans mon second tu vois un superbe animal,
Et mon tout représente un monceau de métal.

Dernier mot : *Pal-ais.*

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 49.



Entreprise Générale des BATEAUX A VAPEUR
L'AIGLE,
SERVICE DU RHONE.
Départs tous les jours, à six heures du matin,
du Port de la Charité.



SALON ÉGLINTOUN.

COURS PERMANENT DE LANGUES VIVANTES,
Rue Royale, n° 8, à l'entresol.

Quatre Professeurs, recommandables à tous les titres, ont eu la pensée de se réunir et d'organiser un Cours permanent de Langues anglaise, italienne, allemande et espagnole. Nous avons assisté à plusieurs leçons, et nous pourrions porter le jugement le plus favorable sur la clarté de leur méthode, sur l'habileté de leur enseignement, si l'affluence et le choix des auditeurs, empressés de répondre à leur appel, ne témoignaient mieux que toutes nos paroles de l'excellence de l'idée qui les a inspirés.

Nous engageons donc vivement les personnes désireuses de se livrer avec fruit à l'étude des langues vivantes à se hâter. Le Salon Eglintoun sera bientôt trop petit pour contenir la foule qui se presse d'y prendre place; on peut s'inscrire tous les jours, à l'adresse ci-dessus désignée, de deux à quatre heures.

MARLEIX
FABRIQUE DE **COLS** ET
TAILLEUR
AUX **DEUX**
spécialités
13, PLACE DU
PLÂTRE, LYON

DÉPOT

DE
PRESSES A COPIER
ET REGISTRES,

A des prix bien au-dessous de ceux connus jusqu'à ce jour.

Au Magasin de papiers, place de la Préfecture, 8.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviend MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

COSTUMES DE BAL
ET DOMINOS NEUFS.

A PRIX FIXE,

Aux trois Salons prolétaires,

GALERIE DE L'ARGUE,

Escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue à couper les cheveux pour 25 centimes, fait avec soin et dans le dernier goût.

Il tient des Perruques pour hommes et pour femmes, Moustaches et Favoris postiches en tous genres. Il fait également des costumes de commande.

On prévient qu'on peut entrer et sortir de la galerie à toute heure de la nuit, du côté des Jacobins.

Changement de Domicile.

Mme DE MONTLOUIS, ci-devant rue de la Préfecture, 2, annonce à ses abonnés que son Magasin de librairie vient d'être agrandi et transporté place des Jacobins, 9, à côté du café de l'Univers.

Les abonnements à la lecture se feront toujours aux prix les plus modérés, et les nouveautés seront données à MM. les souscripteurs peu de jours après leur publication à Paris.

On trouvera à la même adresse toutes les livraisons pittoresques, Pièces de théâtre de la France dramatique et du Magasin théâtral, et

LE JOURNAL DES ENFANTS,

7 volumes de la collection et l'abonnement de 1839 à 1840 en sus, au prix de 18 f. au lieu de 60.

MM. les membres de la magistrature et du barreau sont prevenus qu'un assortiment complet d'ouvrages de législation et de jurisprudence vient d'être ajouté à cette librairie.

BALS TRAVESTIS.

M. ROUSSEAU, artiste du Gymnase, vient de faire tous les préparatifs nécessaires pour que l'on trouve dans ses magasins des Costumes du meilleur goût et capables de rivaliser avec ceux de la capitale. Son domicile est place du Plâtre, 16, au 2^{me}.

MAISON DES DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50

EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,
Un Habilleme complet et de commande sera rendu.

Avis important.

Les personnes qui désireraient se procurer les produits de la fabrique du sieur Millaud, sont prévenues qu'elles peuvent s'adresser en toute confiance chez M. Henry, coiffeur, quai St-Antoine, n° 26, et chez M. Granger-Meyer, place de la Préfecture, n° 7, entrée rue St-Dominique.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6
(Au centre de la rue).

ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8°, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.
Pour la campagne, un tiers en sus.

A LA FIANCÉE DES SOUFFLEURS.

MARTIN,

COSTUMIER.

Habits de bal, Dominos et Costumes nouveaux.
Rue de l'Hôpital, n° 9, au 1^{er}, à Lyon.